

11. Bionique ta mère

Il y avait à Maulieu, petite sous-préfecture de Savoie, un tenancier du bar-tabac-loto-Café du Cercle, un nommé Anicet Faurabrat, qui trouvait ses admirateurs parmi la population masculine la plus virile et forte en gueule de l'agglomération.

Il arriva un jour que cet homme perdit ses membres supérieurs dans un stupide accident de voiture causé par un imbécile qui lui avait coupé la route et les deux bras sous prétexte qu'il avait la priorité.

Je passerai sur les circonstances qui concoururent à ce résultat mais la vérité oblige à reconnaître que s'il n'avait pas grillé le stop, il aurait toujours pu remplir ses manches. Au lieu de se retrouver avec autant de bras qu'un orvet.

Désormais handicapé de frais, notre homme céda sa place derrière le bar à sa femme et passait ses journées à une table où il lisait le journal en tenant un crayon-gomme dans la bouche pour tourner les pages. Ce qui lui permettait de se tourner les pouces pour s'occuper les moignons.

De temps à autre, il échangeait le crayon-gomme contre une paille pour siroter les Picon-bière dont la serveuse l'approvisionnait pour avoir la paix. Les jurons avaient remplacé les mains aux fesses mais, pour elle, c'était du pareil au même.

C'est en lisant le journal, entre les nouvelles internationales et les pages sportives, qu'il découvrit et suivit pas à pas les progrès de cette technique de pointe, relevant quasiment de la science-fiction, qu'est la bionique.

Il bénit la guerre d'Irak quand celle-ci commença à renvoyer chez eux des soldats troncs pour lesquels on se mit à bricoler des bras de fortune.

Il suivit avec intérêt les tâtonnements de l'un pour porter un verre à ses lèvres, les essais maladroits de l'autre pour peler une pomme de terre, autant de manchots à qui on avait fixé des

prothèses bionique sur leurs moignons de pingouins et qui devaient apprendre à maîtriser ces appendices mécaniques qui, le plus souvent, n'en faisaient qu'à leur tête.

En effet, les mouvements autorisés par ces machins n'avaient rien de naturel puisqu'ils étaient actionnés par l'influx nerveux des muscles pectoraux. Tu parles d'une séance pour s'envoyer un canon !

Mais lui, de moignons, il n'en avait point. Ses épaules n'étaient rien d'autre que des talons de rôtis de porc entrelardés et mal ficelés.

Jusqu'au jour où ce type du Colorado, un certain Armstrong, qui lui ressemblait comme un ver à pied, c'est-à-dire un lombric doté de jambes, fut l'heureux cobaye d'un hôpital de pointe du Michigan. La technique avait tellement progressé que le type allait bientôt parvenir à faire du point de croix. De fait, il y parvint.

Mais c'est lorsque l'univers du baseball mit la main sur lui, par hasard, pour distraire et faire rire les spectateurs dans un premier temps, que l'Amérique, le monde donc, le découvrit.

Les organisateurs de tournois se le disputèrent pour qu'il s'exhibât en première partie des matchs de la Ligue Nationale. Sa précision au poste de receveur souleva l'enthousiasme, même s'il manquait de rapidité, le gant venant se placer sur l'exacte trajectoire de la balle, une seconde et demie trop tard. Trop tard mais sur la trajectoire.

Au poste de batteur, quand il lui arrivait de frapper la balle, il soulevait une ola démentielle dans le stade, même s'il n'eut jamais le temps d'atteindre la première base.

Ce ne sont pas ses performances de lanceur qui firent sa célébrité mais la crainte - ou l'espoir ? - qu'avait le public de voir la balle s'en aller bras-dessus bras-dessous avec la prothèse dans son bonhomme de chemin vers la batte.

Quoiqu'il en soit, ses prestations firent pleuvoir sur Armstrong une pluie de dollars qui le rémunéra généreusement et dont il

reversa la plus grande partie à une association caritative pour les enfants handicapés et à l'Université du Michigan, ce qui fit exploser sa popularité.

Avait-on besoin d'un cobaye pour tester l'efficacité d'un nouveau vaccin contre l'anthrax ou la gueule de bois ? Armstrong levait un doigt bionique et faisait un pas en avant.

Cherchait-on une tête brûlée pour piloter un bathyscaphe afin d'aller fermer le robinet d'un puits de pétrole abyssal ? Il était le premier à se mettre sur les rangs et à jouer des coudes en matériau composite.

L'impulsion qu'il rendit à la recherche rappela à certain l'aventure spatiale qui mena à la conquête de la Lune et c'est d'ailleurs à lui que la NASA fit appel pour un clip destiné à réunir les fonds et les cerveaux afin de relancer le projet martien.

Selon ses propres mots, il ne s'appartenait plus, il appartenait aux générations de chercheurs, de techniciens, de politiques et d'actionnaires qui avaient pu lui rendre la possibilité de pouvoir, une main sur le cœur, saluer à nouveau la bannière étoilée.

Ce sont les aventures exemplaires de ce pionnier de la médecine, qu'Anicet Faurabrat pouvait suivre jour après jour dans son journal entre les nouvelles internationales et les pages sportives, ce qui, un matin, l'amena à trépigner en hurlant qu'il voulait lui aussi des bras bioniques, sinon il se roulait par terre.

Je passerai sur les mois où il emmerda tout le monde, chercha et trouva des sponsors et finalement s'envola pour les Etats-Unis où on lui promit de le remettre à neuf à condition qu'il fit le pantin devant les caméras et s'enfilât des hectolitres de boisson gazeuse et sucrée qui le faisait roter.

Faurabrat était motivé, il fit le singe et but le soda à en péter que c'en était une horreur. Bref, on l'équipa de membres électroniques et il revint à Maulieu où il fut accueilli par les édiles avec la pompe que l'on devine.

La communauté s'étant cotisée pour l'aider à réunir une part des

fonds, il leur renvoya l'ascenseur en animant des vins d'honneur chez les pompiers volontaires et les départs à la retraite des techniciens territoriaux.

Puis vint ce journaliste américain qui avait perpétré un bouquin sur le cas Armstrong, dans la série “ Que sont-ils devenus ? ”, ce qui lui avait déjà valu le prix Pulitzer.

Aussi, coaché par son manager littéraire, se prépara-t-il pour le prix Nobel de journalisme littéraire avec la suite, je veux parler du cas Faurabrat qu'il avait découvert en fouillant les archives du Michigan Hospital mais qui avait fait moins de bruit que le précédent, il faut bien l'avouer.

D'ailleurs, quelle notoriété pouvait espérer un petit français perdu au fond d'une vallée dans une petite région européenne, arriérée et folklorique, dérivant quelque part entre Monaco, le Lichtenstein et les Carpates, dont la médecine n'avait pas évolué depuis Pasteur, cet anglais qui avait plagié l'Américain Jenner, l'inventeur de la vaccination.

On l'aura compris, le domaine de prédilection de ce journaliste était le baseball et non pas la géographie ni l'histoire de la médecine.

Il débarqua à Maulieu, après avoir erré une semaine entre Monaco, le Lichtenstein et les Carpates et demanda à rencontrer le type qui avait touché une paire de bras tout neufs.

On l'envoya vers le bar-tabac-loto-Café du Cercle où sévissait Faurabrat. Il pénétra dans l'établissement en jouant des coudes car il y avait foule devant le bar derrière lequel un imbécile faisait le singe en remplissant d'un seul jet, une vingtaine de verres à pastis alignés sur le comptoir.

Il ne connaissait rien au français, à part webcam, ice-cream, couchsurfing, drink, happening, making-off, pageturner et autres mots de la langue courante, si bien qu'il ne comprit pas un mot de la conférence que tenait le serveur. Il ignore donc que c'était le

Faurabrat qu'il recherchait.

Et c'était bien dommage car, tout en réalisant des démonstrations de manipulation alors qu'il servait la tournée générale commandée par un des spectateurs, Faurabrat faisait un cours sur les notions de jauge de pression ou de sensations proprioceptives.

Il expliquait, sans en mettre une goutte sur le zinc, le travail d'appropriation sensoriel qu'il lui avait fallu pour annexer ses prothèses à son schéma corporel, le long entraînement pour parvenir à ressentir le douillet du coussin de satin du cul de la serveuse alors qu'au début il avait la sensation de palper un sac de noix.

Ce qui n'était déjà pas facile avant son accident, parce que celle-ci se faisait tirer l'oreille et que son épouse veillait au grain, et ce qui était maintenant un défi s'il voulait faire travailler également ses deux membres.

Mais heureusement l'imagination et les souvenirs avaient suppléé aux balbutiements de l'électronique et il parvenait maintenant à interpréter le frottement d'une bogue de châtaigne comme la caresse palmaire d'un téton gonflé de désir.

Comme un spectateur admirait son appétit de vivre, qui semblait plus féroce qu'avant son accident, il répliqua, hilare, qu'après tout ce qu'il avait enduré, la vie lui devait bien ça !

Et comme un autre lui demandait ce qui lui avait le plus manqué avant d'être appareillé et ce qu'il avait le plus envie de faire maintenant, il se redressa derrière son bar, remonta sa ceinture, se replaça les roustons et, dans le silence qui tomba sur les spectateurs éberlués, il exécuta un bras d'honneur d'école, le bras d'honneur le plus remarquable, celui qu'il avait réservé à cet abruti qui lui avait coupé la route et les deux bras.

D'abord interloquée, l'assistance explosa et laissa dégouliner sa joie.

Et pendant ce temps, notre journaliste demandait :

“ where could I find Faëouraëbraëtt, do you know Faëouraëbraëtt ? ”.

Personne ne répondit à ce baragouin anglophone, il repartit donc gros Jean comme devant, ce qui l’amena à changer son sujet de thèse et lui fit louper le prix Nobel.